

*a gâté cette Afrique* ». Lui qui a connu « *tous les vieux bonzes du PDCI (3)* » en brousse - « *Philippe Yacé à 150 francs CFA comme instituteur, Houphouët à 250 francs CFA comme médecin africain, Coffi Gadeau à 200 francs CFA...* » - n'en revient pas de leur arrogance : « *Ça vous regarde de haut ! Pourtant, ils savent que je ne suis pas là d'aujourd'hui !* » Le voilà pris au piège de l'idéologie raciale blanche du « *faiseur de pays* », comme celle qui attribue, chez les Africains, un prestige inégalé au « *premier arrivé* » sur la Terre.

Sans redouter la contradiction, M. André Sallès se réclame aussi de... Jean- Jacques Rousseau : « *L'homme n'est-il pas né pour être libre ? Moi, j'ai choisi : j'ai fait mon apprentissage d'être africain.* » Forestier à Tabou, aviateur au Liberia, accusé avec l'opposant Jean-Baptiste Mockey lors du « *complot du chat noir* » (4), il a connu les geôles présidentielles de Yamoussoukro, puis l'exil... en France. Sa vision du pays aujourd'hui est tranchée, à la mesure de sa propre précarité : « *Houphouët les avait tous corrompus, le couteau sous la gorge et l'argent plein les poches !* »

M. Sallès a le tutoiement facile et l'hospitalité d'antan, table et maison ouvertes = comme si chacun descendait toujours d'un camion tout- terrain couvert de latérite, après trois jours de mauvaises pistes. La concession qu'il s'est construite est à son image : une vieille maison en planches, sur pilotis, de « *petit Blanc du Sud* », style *Route au Tabac*. Deux bateaux de fer, qui patrouillaient autrefois en lagune, rouillent tranquillement près du hangar de mécanique, au milieu d'une basse-cour façon arche de Noé.

Quand l'âge vient, l'angoisse taraude pourtant les « *pauvres Blancs* » sans famille, vite vieillissés sous l'ardent soleil des tropiques. « *On ne peut s'adapter à la vie des Africains ; et s'ils viennent vers vous, c'est pour profiter !* », estime Mme Carole, depuis son balcon bassamois. Corps ruinés par la brousse, la malaria, la saison des pluies : le « *coup de bambou* » provoque bien des naufrages et des rapatriements forcés.

On dit que les autochtones retrouvent toujours, sous les artères de la capitale, les repères de leurs anciens territoires de chasse. M. Sallès, au volant de sa Mitsubishi Galant d'un autre âge, retrace lui aussi sa géographie imaginaire, de bars en boîtes, de magasins libanais en villas amies. Mais seulement dans la basse-ville près du port ; Cocody et les Deux Plateaux - les nouveaux quartiers résidentiels - restent pour lui « *terra incognita* ».

A son quartier général du Pam-Pam, un des bars à l'européenne du Plateau, le « *vieux Fontaine* » démontre, entre deux verres, sa connaissance de la diaspora blanche. Ses schémas zigzagants les évoquent tous :

« *Voir les maquis de Bassam. La paillote du bord de plage. Cocobeach vers Assinie, avec Bruno Pruetta. Pozzo Di Borgo, rue Mercedes. Fouquet, cinquante-cinq ans, marié avec une fille bété. M. Bey, le roi de Coco Service : 40 000 oeufs par jour ! La famille Gueneguez d'Abobo, après Motoragni. A Bingerville, un couple de Blancs. Les planteurs d'Azaguié. Et Tortiya, où un Français a réouvert le saloon pour les chercheurs d'or...* »

Cent métiers, cent misères ? M. Joseph Clavel, président de l'Association française de bienfaisance en Côte-d'Ivoire, en connaît de pires. Dès l'aube, ce chef d'entreprise en retraite court Abidjan pour revendiquer des aides en faveur des plus démunis. Ses bureaux, dans la